

On promet beaucoup
pour se dispenser de
donner peu.

VAUVENARGUES.

EXCELSIOR

2e Année. — N° 9.606. — PAUL DUPUY, directeur (1917-1927).

★ ADRESSE TELEGRAPHIQUE
EXCEL 124 - PARIS

PARIS, 20, RUE D'ENGHIEN (X^{III})

FRANCE ET COLONIES 30° ★

LE TEMPS D'AUJOURD'HUI
Région parisienne. — Aurore douce,
très nuageux, brumeux le matin.
Ombres. Vent. Sud-Est, modéré.
Maximum +14°.
Min. +10°.
En France. — Nord et Nord-Est :
couvert rigoureux, pluvieux. Alizés :
modérés, très nuageux. Couvert.
Température en faible hausse
générale.

VENDREDI

2

AVRIL 1937

5° Franc de Paule

DU CHATEAU DE GLAMIS

A L'ABBAYE DE WESTMINSTER

C'EST L'ECOSSE

qui a fait don à l'Angleterre
de la souveraine souriante
que tout l'Empire va acclamer
lors du couronnement



En haut : le château de Glamis, château des comtes de Strathmore, où la future reine (au centre, à gauche) passa son enfance. A droite : le duc et la duchesse d'York, le 26 avril 1923, jour de leur mariage. — La reine Elizabeth et les petites princesses Elizabeth, héritière de la couronne (au second plan), et Margaret-Rose assistant dernièrement à un concert de bienfaisance.

LA PREMIERE ANNEE DU SIECLE. Un été chaud abattu sur l'Angleterre. Dans un vieux château du Hertfordshire entouré de jardins à la française que dessina l'architecte même de ceux de Versailles, une petite fille vient de naître, huitième enfant du comte de Strathmore.

Ce fut à Glamis, vieille forteresse, donjon, créneaux, tours, vastes et sombres bâtiments, salle des gardes peuplée d'armures brillantes, jardins bordés d'ifs, parc sauvage encaissé dans la lande écossaise, que grandit la petite lady Elizabeth Bowes-Lyon, en qui, malgré le cadre sévère, germait la troupe folle et riante de ses six frères et de ses trois sœurs. Les légendes tragiques ne marquent pas à Glamis, ni les revenants. Les jeunes Bowes-Lyon étaient si bien habitués à ces histoires de spectres qu'un de leurs divertissements favoris était, pour se faire sauter entre eux ou pour effrayer leurs jeunes visiteurs, d'apparaître, vêtus en fantômes, aux endroits et aux moments les plus inattendus.

En ce temps-là, l'Europe était relativement heureuse. Mais le jour même où la jeune Elizabeth atteignait ses quatorze ans, n'ayant connu que les péripéties d'études variées et approfondies, un coup de tonnerre secoua le monde : l'ère de l'angoisse commençait : la guerre était déclarée.

Le vieux château écossais fut transformé en hôpital militaire. Trop jeune pour être infirmière, la jeune Elizabeth y passa les quatre années des hostilités, se vouant tout personnellement au tricotage des bas, des chaussettes et des cache-nez pour les Highlanders qui se battaient en France.

Mais la calamité prit fin. Les soldats — et les princesses — revinrent. Le prince de Galles avait pleuré dans les Flandres, du regret de n'être pas autorisé à aller en première ligne. Le deuxième fils du roi, le prince Albert, le marin de la famille, avait servi une pièce durant la bataille du Jutland. Le besoin de divertissement reprit ses droits. L'hiver de 1919 à 1920 eut ses réceptions : il fallait d'abord double pour ne pas voir les vides qu'avait fait le Bêtu parmi une jeunesse héroïque.

Un soir de bal, au château de Glamis, le prince Albert revint, jeune fille de dix-neuf ans, lady Elizabeth Bowes-Lyon, qu'il avait connue enfant, un peu ébouriffée, un peu cheval échauffé. Et c'est la même personne ? Petite, oui, toujours. Ce n'est point pour déplaire au prince, qui est grand. Mais une carnation d'églantine, l'éclat de brillants yeux bleus sous des cheveux bruns en ondes souples, un sourire tour à tour malice ou de tendresse, une allure à la fois gracieuse et posée, l'amour du tennis et de la musique.

Marguerite-Yvonne MILLERA.

(Suite en Dernière Heure.)

DANS UNE CHAMBRE

RUE WILHEM

Près du cadavre d'une femme étranglée se trouvait une confession exaltée : celle du meurtrier, que la passion a conduit au crime et qui a dû se donner la mort après son forfait.

Car on croit que c'est son corps qui a été découvert hier, le long de la voie ferrée, entre Toulon et Bandol.

A L'HEURE MEME où, hier matin, on découvrait sur la voie ferrée, près de Toulon, le cadavre d'une inconnue portant, tatoué en bleu sur l'avant-bras droit, la lettre G. M. Morin, l'excellent commissaire d'Aubert, était amené à s'occuper d'une mystérieuse disparition. Depuis une semaine, un assistant de laboratoire, Gaston Devay, âgé de quarante-quatre ans, demeurant 22, rue



GASTON DEVAY, le meurtrier.

Wilhelm, n'avait plus reparu à son domicile.

— Peut-être votre locataire a-t-il pris quelques jours de vacances à l'occasion de Pâques ? suggéra le commissaire au concierge de l'immeuble qui était venu lui faire part de ses craintes. Mais étre-voilà bien sûr aussi que Gaston Devay ne soit pas mort dans sa chambre ?

Quelques minutes après le concierge revenait, affolé. En s'aidant d'une échelle il avait pu se hisser jusqu'à un couloir qui éclairait la petite chambre d'écou locataire, située au huitième, sous les toits. En collant son visage à la vitre, il avait pu distinguer une forme humaine allongée sur le divan-lit de la petite pièce.

— Plus de doute, M. Devay est mort dans sa chambre ! Depuis près de quatre jours il n'a répondu à aucun de nos appels !

C'était le cadavre d'une jeune étranglée

Pour effectuer un bon constat de décès, le commissaire Morin fut ouvrir par un serrurier la porte de l'étroite pièce. Il faillit laisser se dégrader l'odeur pestiférée qui s'échappait de la mansarde. Et tout aussitôt la plus singulière circonstance se révéla : il y avait bien un corps sur le divan-lit, mais il était enfoncé jusqu'à la tête sous les draps et la tête elle-même était recouverte par une serviette de toilette étendue avec soin.

— Diab ! murmura le commissaire en dégageant la serviette d'un geste brusque.

RENNAUD GAB.

(Suite en Dernière Heure.)

L'enquête sur l'affaire Vosper n'est pas close



Le coroner d'Eastbourne pourrait, nous l'avons dit, l'enquête, commencée au Havre, sur la mort de Frank Vosper. La suite des témoignages a été renvoyée à lundi prochain. Voici, sortant de chez le coroner, MISS MURIEL OXFORD (à gauche), et (ci-dessous) le père et la sœur de Vosper et le deuxième témoin du drame, M. PETER WILLES.



Marguerite-Yvonne MILLERA.

(Suite en Dernière Heure.)

Le conseil permanent de la Petite-Entente conclura-t-il ce soir à la contradiction ou à la compatibilité du système allemand des pactes de non-agression et du système français des pactes d'assistance ?



De gauche à droite : MM. STOYADINOVITCH, président du Conseil de Yougoslavie ; KROFTA, ministre des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie, et ANTONESCO, ministre des Affaires étrangères de Roumanie, qui sont réunis à Belgrade pour le conseil permanent de la Petite-Entente.

APRES UNE MATINEE CONSACREE aux effusions d'amitié, devenues de tradition, entre les hommes d'Etat de la Petite-Entente, le conseil permanent des trois gouvernements réunis à Belgrade, se sont mis au travail.

Fort sagement, M. Krofta, ministre des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie, a déclaré à la presse qu'il ne fallait pas attendre de cette réunion des résultats sensationnels :

— Le pacte de la Petite-Entente, sur lequel est fondée la collaboration permanente de la Tchécoslovaquie, de la Roumanie et de la Yougoslavie, dit M. Krofta, exclut les décisions sensationnelles. Sur la base de ce pacte, les personnalités dirigeantes de la politique étrangère de ces trois pays sont en contact constant et leurs réunions n'ont pas d'autre but que de resserrer leurs liens de solidarité en leur permettant de travailler en commun.

Le conseil de la Petite-Entente a tenu une première séance, de 11 heures à 13 heures.

Les délibérations du conseil ont repris à 16 heures et se sont poursuivies jusqu'à la fin de l'après-midi.

Il semble bien que l'on se soit mépris sur le sens et la portée de prétendues suggestions françaises qui — d'après des dépêches de Rome — auraient été soumises au conseil de la Petite-Entente.

On pourrait, sans risque d'erreur, affirmer que ces suggestions existent depuis toujours, la France ayant, aussi nettement et publiquement que possible, manifesté son adhésion au système des pactes régionaux d'assistance mutuelle, dans l'esprit et dans le cadre de la Société des nations, système qui fut d'ailleurs préconisé par l'Angleterre à Genève.

Nul n'ignore qu'un accord de ce genre existe entre la France et la Tchécoslovaquie, plus exposée que tout autre Etat par sa situation géographique, à des risques d'agression. La seule question qui se pose est de savoir s'il est possible et souhaitable d'élargir cet accord à la Roumanie et à la Yougoslavie.

(Suite en Dernière Heure.)

GANDHI, CANDIDAT AU PRIX NOBEL DE LA PAIX

OMAS, 1^{er} avril. — On apprend que le chef nationaliste hindou Gandhi sera, cette année, un des candidats au Prix Nobel de la paix.

La candidature de Gandhi serait appuyée par plusieurs petites nations.

517 KILOMETRES A L'HEURE SUR 100 KILOMETRES

Tel est l'exploit de l'italien FURIO NICLOT qui bat ainsi le record du monde détenu par MAURICE ARNOUX

pendant qu'un autre pilote italien, Rasch, établit la liaison Turin-Paris en deux heures !



L'ingénieur et pilote italien FURIO NICLOT.

VOIR NOS INFORMATIONS EN DERNIERE HEURE

Recrudescence des conflits sociaux aux Etats-Unis

96.500 grévistes dans l'industrie américaine de l'automobile 32.000 mineurs en grève dans l'Illinois

Et l'on craint que cet exemple soit suivi par 400.000 travailleurs de l'industrie charbonnière

de notre correspondant particulier

LES GREVES AMERICAINES ont pris aujourd'hui une tournure extrêmement grave par suite de la rupture des négociations entre employeurs et représentants unilatéraux des ouvriers de l'industrie charbonnière. A l'heure actuelle, la grève affecte l'industrie du charbon, l'industrie automobile et certaines grandes entreprises gouvernementales de la Works Progress Administration. De nouvelles grèves sont annoncées aux usines Fisher et aux usines Pontiac et Chevrolet, à Flint, portant à 96.500 le nombre des travailleurs de l'automobile ayant quitté le travail. Mais la situation est beaucoup plus sérieuse dans l'industrie charbonnière, où 400.000 mineurs sont sur le point de se mettre en grève. Déjà 32.000 ont quitté le travail dans l'Illinois. Les mineurs demandent une augmentation de salaires et une réduction de la semaine de travail. Les patrons, au contraire, veulent augmenter les heures de travail. Toute tentative de conciliation a échoué. M. John Lewis, président de l'Union des mineurs d'Amérique et leader du mouvement d'organisation industrielle, a déclaré aujourd'hui que les mineurs ne reprendraient le travail que lorsqu'un accord serait intervenu.

(Copyright 1937 by Excelsior and U. P. Reproduction interdite.)

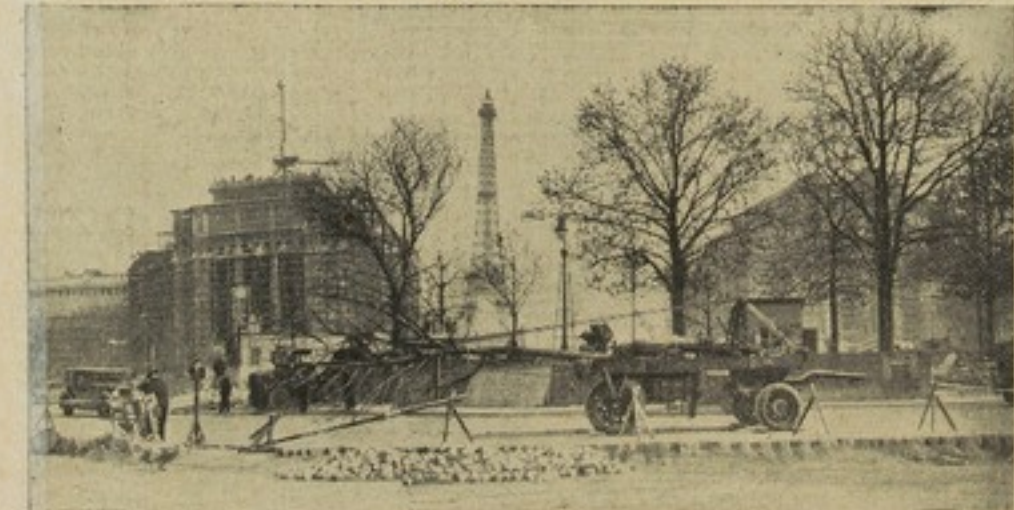


ALORS QUE L'ON REDOUTE, AUX ETATS-UNIS, LA GREVE DE 400.000 MINEURS, LE CONFLIT DE L'AUTOMOBILE SE POURSUIT, A DETROIT. VOICI, DANS UNE RUE DE LA VILLE, UNE DEMONSTRATION QUI REUNIT PLUS DE 50.000 OUVRIERS.

Depuis hier, les coussettes bénéficient de la semaine de quarante heures...

...sous la forme de deux jours de repos hebdomadaire : le samedi et le dimanche.

Le Trocadéro, porte d'honneur de l'Exposition



ENTRE LES DEUX AILES DU NOUVEAU PALAIS, LA VUE S'ETEND SUR LES JARDINS DU CHAMP DE MARS, JUSQU'A L'ECOLE MILITAIRE.

P ARMI LES TREIZE ET UNE PORTES qui mèneront à l'Exposition, celle du Trocadéro ne comportera aucun ornement monumental. On a voulu laisser toute sa valeur au merveilleux ensemble décoratif constitué par les deux ailes du nouveau palais encadrant le terrain central, où la vue s'étendra jusqu'à l'Ecole militaire. La porte d'honneur du Trocadéro sera donc constituée par de simples grilles, aussi basses que possible, où l'on aménagera les guichets.

Mais la place tout entière doit être somptueusement décorée. Au centre, un motif vertical s'élèvera à trente-cinq mètres de hauteur. Cette colonne — la Colonne

à la Paix — sera ajourée : la nuit, elle resplendira de lumière. A sa base, très probablement, doit être édifié le palais de la Paix, dont les salles, vastes mais de faible hauteur pour ne pas couper la perspective, abriteront des graphiques et toute une documentation iconographique relative à la paix. Tout autour s'étendront des pelouses jusqu'à la limite de la chaussée circulaire, qui sera laissée à la circulation normale. La décoration de la place sera complétée par un entourage de mâts plantés sur le pourtour et qui supporteront des drapeaux et des oriflammes aux vives couleurs qui marqueront les immeubles voisins.

LE PROCHAIN VOYAGE DE M. DALADIER A LONDRES

LONDRES, 1^{er} avril. — C'est le 22 avril que M. Daladier arrivera à Manchester, à l'occasion de la réunion annuelle de l'Assemblée générale des Associations unies de France et de Grande-Bretagne. Le ministre sera accompagné par l'ambassadeur de France à Londres.

Il sera reçu le 22 avril à l'hôtel de ville de Manchester par le lord-maire, M. J. Toole.

Le lendemain, il assistera au banquet que présidera lord Derby. Le même jour aura lieu un grand dîner, à l'issue duquel le ministre de la Défense nationale prononcera un important discours.

CINÉMA S ET THÉÂTRES

DE LA VIE A L'ÉCRAN

Directeur des Folies-Bergère
M. Paul DERVAL
débuta au cinéma
dans un rôle en or...
...LE SIEN !



A L'OR, MON CHER DERVAL, VOUS TOURNÉZ maintenant sur votre propre scène ?
— Un rôle en or, au naturel : directeur des Folies-Bergère, dans le film *Mirages*.
— La gestuelle de cette collaboration ?

— Ça s'est fait simplement, presque sans savoir comment. J'ai la plus grande admiration pour l'incomparable opulence du cinéma américain, mais je ne pouvais m'empêcher de déplorer qu'ils trahissent trop la vérité quand ils y introduisent, à leur manière, le milieu des Folies-Bergère... Une scène immense... Des coulisses qui sont des palais... Quarante-sept plans à queue... Deux mille girs... Et jusqu'au régisseur légendaire, vieillot et désemparé, à calotte de velours et en redingote, quinquante, frileux, perpétuellement inquiet, armé d'un gros gordin pour frapper les trois coups, un fantoche, enfin, à mi-chemin du type de vauvillotte et de music-hall, aux environs de 1885 !

— Dites-moi... Convention... Pourquoi n'être pas plus vrai, plus rationnel, plus juste de tout ? Pourquoi ne pas servir la réalité de plus près ?

— J'ai pu me rendre compte souvent, en parlant au micro ou en publiant des articles sur la vie des coulisses au music-hall, combien le public s'intéresse à cette succession d'images vraies que nous lui offrons. Il n'est pas plus besoin de grossir les « effets » de ce côté-ci de la rampe que de l'autre, au contraire, pour attirer et retenir son attention. Alors, faisons vrai, jouons vrai, montrons vrai !

— J'ai mis mes plateaux, mes coulisses, mes bureaux, mon théâtre, mon personnel et moi-même à la disposition de MM. Camille et Ryder, le premier producteur, le second metteur en scène de *Mirages*. M. Derval, directeur des Folies-Bergère, joue dans le film... c'est son début... le rôle de M. Derval, directeur des Folies-Bergère. Je suis moi-même, c'est tellement plus simple ! Je dis ce que je dirais vraiment dans des circonstances identiques à celles imaginées par Léopold Marchand, l'auteur du scénario, j'invente mes discussions et mes répliques, je m'en amuse par la suite le texte assésé recueilli par la sténographe, pour le répéter devant le micro, nous l'écrit inépuisable de la caméra.

— Vos collaborateurs ?
— Jane Aubert, ma vedette ; Michel Simon, mon second régisseur ; et femme, Arletty ; Barraud, Pauline Carton.
— Rien que des vedettes ?
— Je vous crois ! Et n'oubliez pas Paul Derval.

— Ce Paul Derval peut-il nous dire ses impressions de débutant au cinéma, depuis le premier coup (vous parlez à deux fois, ne se font pas connaître) au rôle de star ?

— Ah ! au ciel... Lappe amère...
— Ah ! quand je songe qu'il n'est peut-être pas un seul être au monde qui n'ait rêvé, au moins quelques instants, de tourner au feu des sunlight ! Eh bien ! charmantes personnes, je viens de le réaliser votre rêve... Un rêve qui tourne vite au cauchemar... Quand, après mille précautions, placé comme ceci, la tête tournée comme cela pour l'éclairage, la voix lancée vers le micro, on vous dit, pour la dix-septième fois : « Pleurez pour de bon, pleurez pour de bon ! », vous n'avez envie ni de rire, ni de pleurer, vous n'avez qu'une envie, mais tenace, opiniâtre, lancinante au point de vous rendre malade : dormir, ah ! oui, dormir !

GABRIEL REUILLARD.

M. Derval jouant le rôle de... M. Derval, et son second régisseur (dans le film), MICHEL SIMON.

SACHA GUITRY



...incarne plusieurs personnages historiques dans son nouveau film, « Les Perles de la couronne » ; le voici dans le rôle de Baerac.

LE MEURTRE DE JOHN CARTER



ZAZU PITTS ET JAMES GLEASON DANS UNE SCÈNE DU NOUVEAU FILM POLICIER AMÉRICAIN, QUI PASSE ACTUELLEMENT AU PANTHÉON.

LES FILMS DEVANT LE PUBLIC

CAROLYN VEUT DIVORCER

D'EST BASAL, mais que rendent extrêmement vécus les caractères bien dessinés des personnages, nous font comprendre tout ce que le cinéma américain a gagné depuis quelques années. Il le doit beaucoup au théâtre, car ces scènes étonnantes qui nous amènent aujourd'hui et surtout les dialogues riches d'humour sont le résultat d'auteurs dramatiques de premier ordre. L'évolution aura été lente. Elle n'est pas achevée, il s'en faut, mais on peut espérer qu'elle continuera et que les metteurs en scène qui s'inspirent d'auteurs, par exemple, comprendront que traduire en images parlantes les idées et le texte de spécialistes est une chose et qu'écrire est une autre.

Cette charmante Carolyn, très américaine, est mannequin. Un bon garçon qui n'a pas une situation éblouissante veut épouser et l'empêcher de travailler. Carolyn, qui a des goûts de luxe, se rend compte que les choses n'iront pas toutes seules et hésite à accorder sa main. Elle cède enfin et voilà le jeune ménage aux prises avec les difficultés de la vie. On fait des dettes sans savoir comment on les paiera.

Michael, le mari de Carolyn, a pour ami intime un certain Paul qui, lui, ne songe qu'à se séparer d'une épouse embarrassante : Mollie. Les quatre personnages sont typés d'une façon très amusante.

Pour se procurer l'argent qui lui manque, Carolyn recommence à travailler à l'usine de son mari. D'où la brouille. Carolyn s'en va, obtient le divorce et se laisse couronner par un garçon très riche. Dans le même temps, Michael et Paul, associés leurs destinées, signent un contrat pour aller refaire leur vie dans un pays où ils courent de grands risques. Mollie découvre le projet, retient Paul qui, à son tour, empêche Michael de partir. Mieux, il le rapproche de Carolyn qui, on s'en doute, lui pardonne ses peccadilles les plus tendres. On se voit pas pourquoi le jeune ménage se tirera mieux d'affaires que l'autre, mais ceci n'a pas plus d'importance que l'histoire elle-même. Le film vaut surtout par ses détails qui sont charmants. Barbara Stanwyck et Helen Broderick ; Gene Raymond et Ned Sparks sont les parfaits interprètes de cette jolie comédie.

L'AMIRAL MENE LA DANSE

LES AUTEURS D'OUTRE-ATLANTIQUE ne se soucient pas d'imaginer, pour l'extraordinaire danseuse Eleanor Powell, des situations bien compliquées. Il s'agit de la faire danser et chanter. On la fait danser et chanter dans les cadres les moins appropriés à ce genre d'exercices : sur des navires de guerre, sur une terrasse de gracieuse, ou la nuit, dans un square. Mais qu'importe, puisque nous sommes séduits chaque fois !

La triplée étoile de Broadway Melody 36 n'a rien perdu de sa virtuosité, de sa grâce, de son élégance, au contraire, et le metteur en scène Roy del Ruth a su faire valoir ses étonnantes qualités dans des tableaux éblouissants. Son aventure sentimentale avec un sous-officier de la marine et la façon dont elle remplace au pied-à-terre une vedette de music-hall de mauvais caractère sont d'une diabolique banalité. Malgré les excellentes artistes et ballet girls dont elle est entourée, c'est Eleanor Powell que l'on veut voir et revoir. Chacune de ses apparitions est un enchantement. Cette incontestable championne des claquettes a infiniment d'esprit dans ses petits pieds. On sort de là convaincu que si l'Amérique possède des canons impressionnants, on y trouve aussi de bien jolies jandacs.

BOCCACCIO

UNE OPÉRETTE ALLEMANDE qui a des qualités et aussi les défauts de toutes les opérettes. Il faut une assez grande bonne volonté pour admettre des situations aussi improbables, mais on écoute chanter Willy Fritsch avec plaisir et il. Matsch a tiré un bon parti du scénario.

Les femmes de Ferrare sont très embêtées sur les œuvres du poète Boccaccio, mais c'est en vain qu'elles cherchent à faire sa connaissance. Personne ne sait qui il est. Personne sauf le clerc de notaire Petruchio, car c'est ce Petruchio qui écrit en cachette et sous un pseudonyme. L'auteur a eu beau jeu d'imaginer une telle histoire puisque la jeunesse de Boccaccio reste à peu près inconnue.

Il est peu probable cependant que l'auteur du Decamerone soit devenu juge sous le nom de Petruchio et assésé à condamner Boccaccio à l'incarcération du duc de Ferrare, Boccaccio, d'ailleurs, ne sera pas exécuté et, si l'aventure se complique parfois à la manière d'un vaudeville, c'est pour se débarrasser de la façon la plus heureuse d'un grand renfort de chansons. Inutile d'ajouter qu'il n'est pas question, ici, de ce Corbaccio où Boccaccio a traité le beau sexe avec le minimum de galanterie.

L'APPEL DE LA FOLIE

LES SOUS-PRÉFETS veulent déter aux pays d'une race de enfants en faisant épouser une paysanne de haute taille au plus grand des soldats de sa garde, ne réussit pas très bien dans sa tentative. De même, l'essai d'européisme tenté ici dans un hôtel en mal de clientèle et qui allait fermer ses portes, n'est pas couronné de succès. Les belles filles et les beaux garçons, réunis dans cet établissement pour créer une race supérieure, en ont vite assez de la discipline qu'on leur impose et n'écourent plus que leur cœur.

Sur cette donnée un peu exceptionnelle, viennent se greffer les scènes comiques les plus inattendues, un étonnant électrocinéma jouant le rôle de prêtre et des tableaux de rêves, des sketches mouvementés se succédant en un mouvement frénétique. On voit dans ce film jusqu'à la course d'un quadrige conduit par la joyeuse Gracie Allen.

Cette farce, qui comporte des scènes très drôles, est animée par une troupe dont l'entrain fait plaisir à voir et qu'entraînent dans leur village Gracie Allen, Mary Boland, Eleanor Whitley et George Barris.

LOUFOQUE ET Cie

C'EST PAS LA PREMIÈRE FOIS que nous voyons deux reporters amis et rivaux dans un film américain. Ce ne sera sans doute pas non plus la dernière. Comme l'un est, ici, Clark Gable et l'autre Franchot Tone et que Joan Crawford se trouve entre eux, on imagine facilement le ton de l'histoire.

Sally Parker est une jeune fille richement dotée, à laquelle on impose pour mari un prince étranger. Au dernier moment, Sally se rebelle et se fait enlever en avion par le reporter Anthony. L'avion dont il se sont emparés contient des documents importants relatifs à la défense des côtes anglaises. Des espions, qui veulent récupérer ces documents, se lancent à leur poursuite et aussi le reporter Pella, ami d'Anthony, furieux d'avoir été joué par celui-ci. Cette poursuite donne lieu à des scènes bien venues, à la qualité desquelles vient s'ajouter — pour les spectateurs français — une autre source d'amusement. L'aventure se poursuit, entre autres, au château de Pontinebleau, avec une fantaisie involontaire bien faite pour nous réjouir. Le recommande aux amateurs le mobilier disparate de la chambre de Mme de Malintrenon. Cette chambre mènerait de Ségur dans Overt la nuit, de Paul Morand. D'autres détails du même ordre ne sont pas moins savoureux.

Naturellement, le mariage rate du début, mais rectifié, se retrouve au dénouement et les deux amis se réconcilient pour signer ensemble un reportage sensationnel. Le dialogue est vif et agréable.

LE MOT DE CAMBRONNE

C'EST VRAIMENT UNE AUBAINE pour M. Sacha Guitry quand il apprend que le héros de Waterloo avait épousé une Anglaise. Nul mieux que lui ne pouvait tirer parti d'une situation aussi surprenante et l'on connaît le vif succès de la pièce qu'elle lui a inspirée. Cette pièce, écrite par quelques « extérieurs », n'est pas moins drôle ni moins bien jouée à l'écran.

Le dialogue tourne autour du mot historique qui a plus contribué à la célébrité du général que ses exploits guerriers, dialogue étincelant et qui est du meilleur Sacha Guitry. Et alors que Cambronne se défend de le répéter, c'est finalement la joie arcente, muette jusqu'à, qui le prononce par inadvertance pour souligner sa maladresse.

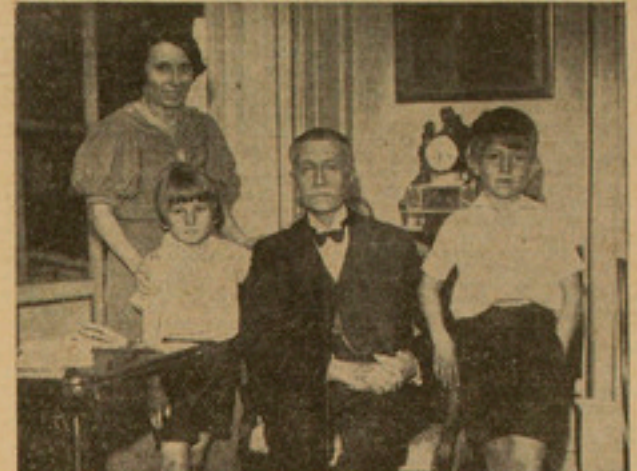
Inutile de répéter que chez M. Sacha Guitry l'interprète vaut l'auteur. Jamais il n'a montré plus d'autorité ni de classe. Mme Marguerite Moreno est extrêmement drôle en Anglaise. Mme Pauline Carton fait regretter la brièveté de son apparition comique et Mlle Jacqueline Delabac est ravissante dans un costume qui lui sied admirablement.

ANDRÉ REUZE.

Jugée par un de ses plus anciens abonnés

LA COMÉDIE-FRANÇAISE D'AUJOURD'HUI EST DIGNE DE CELLE DE JADIS

ELLE DOIT ÊTRE AU THÉÂTRE
CE QUE LE MUSÉE DU LOUVRE
EST A LA PEINTURE



M. GATINÉ, UN DES PLUS ANCIENS ABONNÉS DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE : SA FILLE ET SES PETITS-ENFANTS.

AU MOMENT où l'administrateur de la Comédie-Française, après de nombreux conseils des desiderata des habitués de la Maison de Molière, fait distribuer aux spectateurs un questionnaire, il nous a paru intéressant d'interroger l'un des plus anciens abonnés, M. Albert Gatiné, inspecteur général des finances, président de la Société amicale des anciens élèves de l'École polytechnique.

L'abonné de la loge 57

— Abonné depuis 1880, j'ai occupé tout d'abord le fauconnier d'orchestre lié aux soirées du jeudi, puis, une fois marié, j'ai pris deux fauteuils de balcon. La mort de ma femme et des devoirs successifs me forcèrent de suspendre mes abonnements. En 1918, je souscrivis de nouveau une loge aux matinées du jeudi qui, bientôt, se transformèrent en loge pour la soirée du mardi. C'est la loge 57 que nous partageons actuellement en famille, nous compte tout d'abord notre interlocuteur.

— Mais pourquoi les abonnés de la Comédie-Française n'ont-ils pas le prestige de ceux de l'Opéra ?

— Question d'atmosphère et d'organisation. N'oubliez pas que le premier abonné de l'Opéra fut Louis XIV. Jamais la Comédie-Française n'eut un souscripteur de cette qualité. Ce simple fait indique la différence de publics et partant de traitements de l'administration envers ses clients. D'ailleurs, je ne critique pas ce procédé. Pour fréquenter la Maison avec assiduité, il faut aimer le théâtre, ses artistes, le répertoire, et considérer qu'on va à la Comédie comme à l'église. Compa de cette façon, le rôle de l'abonné est agréable et permet de négocier tout ce qui est nécessaire. L'abonné de l'Opéra fréquente le Palais Garnier autant pour voir ce qui se passe dans la salle et être vu que pour applaudir les artistes en scène. Or, l'abonné de la Maison de Molière fréquente ce théâtre pour y entendre interpréter par les meilleurs artistes et selon la tradition les meilleurs auteurs.

— Mais, cher monsieur, les usages, les modes surtout, les personnages vieillissent, etc.

— Pourtant, les reprises de *Madame Jeanne*, de la *Revue*, pour ne citer que des exemples récents, montrent que mon idée pourrait être accueillie avec sympathie. Les gens de mon âge auraient à une rétrospective qui leur rappellerait leur jeune temps.

— Ceci n'est, je le sais, jamais désagréable.

— Et les gens de votre génération prendraient-ils plaisir à voir des œuvres que des gens cultivés, à mon avis, doivent connaître.

— La troupe

— Mais, plus encore que le répertoire, vous devez regretter les artistes qui appartiennent à la Maison de Molière quand vous y entrez ?

— Certes, j'ai conservé d'inoubliables souvenirs. Avant d'être abonné, alors que j'étais simple spectateur, au printemps de 1880, en jouant *Julie*, d'Octave Feuillet. Mmes Favart et Reichenberg, noms prestigieux, faisaient partie de la distribution. Songez que j'ai applaudi Jeanne Samary, la divine Bartet, si justement fêtée par les Parisiens depuis sa création de *Delphine Deloche* dans *Francine* et *Julie*.

— J'ai assisté à la création de *l'Écluse* de Jules Lacroix par Mounet-Sully. J'ai été encore témoin des débuts en scène de Guit, de Combes, de Delaunay, de Croizette, de Madeleine Brohan, de Sarah-Bernhardt, de De Ferrary, de Silvain, de Marie Leconte, de Worms-Baretta, de Léon Bernard, de Madeleine Roch, etc.

— La Comédie-Française d'aujourd'hui est-elle digne de celle d'hier ?
— Bien sûr. Les gens d'âge ont toujours tendance à évoquer leur jeunesse et à citer des noms qui, selon eux, n'ont pas leur équivalent aujourd'hui. Plus impartial qu'eux, j'estime que les sociétaires et pensionnaires de M. Bourdet sont dignes de ceux des comédiens de Perrin, de Claretie ou d'Emile Fabre. Il faut retourner la question et demander : « Le public de 1880 est-il aussi connaisseur — au sens où la littérature entendait ce mot — que celui de 1890 ? » Moi, je vous réponds que non, car on n'aime plus le théâtre, le vrai. Notre éducation n'est plus la même, et les tendances de la jeunesse poussent celle-ci vers les stades ou les cinémas beaucoup plus que vers la Comédie-Française. Ceci dit, le Théâtre-Français demeure celui où l'on est toujours certain de trouver une représentation de qualité.

Le public

— Mais, que je sache, il y a un certain parallèle entre les gens qui sont sur scène et ceux qui sont dans la salle.

— Pas du tout. Les artistes, eux, comme leurs aînés, ont le culte de leur art ; ils ont la foi. Le feu intérieur les anime, comme il animait jadis les plus grands d'entre eux. Tandis que les abonnés d'aujourd'hui viennent là ou par routine ou pour s'instruire. Le vieil abonné épris de théâtre comme moi appartient à une race en voie de disparition. C'est sans doute parce que les dirigeants de la Comédie-Française ont remarqué qu'on venait là pour chercher un plaisir des yeux plutôt qu'un plaisir de l'esprit qu'ils ont rompu avec la tradition et que le côté spectaculaire prime la valeur artistique en soi.

— Vous me paraissez sévère pour votre époque.

— Non pas. Je la juge avec objectivité. On a les acteurs et les auteurs que l'on mérite, mais cela ne veut pas dire que ceux qui se maintiennent au diapason des masses ne valent pas mieux que celles-ci.

— Mais votre longue fréquentation de la rue Richelieu vous vaut peut-être des sympathies dans la troupe ?

— Oh ! non, car je demeure à ma place. J'ai conduit, selon l'usage, mes enfants dans les coulisses, et je leur ai montré le véritable musée qui se trouve là. Mais je n'ai jamais entretenu la moindre relation mondaine avec aucun des acteurs ou actrices.

Puis, M. Albert Gatiné parle, parle, cite des noms, des dates, des faits. Il apprécie le temps présent, il regrette bien discrètement l'époque où Mounet-Sully, admirable Mounet-Sully, incarnait *Grégoire*. Demain, il ira voir *l'Enfer* au théâtre, puis le *Simon*. L'an prochain, il contractera un nouvel abonnement et il songe déjà au jour prochain où il fera faire à ses petits-enfants leurs débuts d'abonnés à la Comédie-Française.

RANE BRUNSCHWIK.

LES HORIZONS PERDUS



LA PRINCIPALE INTERPRÈTE, JANE WYATT, AVEC SON PERROQUET APPROPRÉ, AU COURS D'UNE SCÈNE DU FILM QUI SERA PROJETÉ AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

Du Studio à l'Ecran

Un Carnet de bal

Les studios François 1^{er} sont occupés. Julien Duvivier tourne *Un Carnet de bal*. Julien Duvivier inspire un saint respect à tous ; autour du plateau, le silence absolu n'est rompu que par de brèves exclamations échangées à voix basse :

— Oh ! mon vieux, n'entre pas maintenant, c'est Duvivier qui dirige !

— Oh bég !
— Mais les chaussures craquent, malheureux. Tu as pourtant bien que c'est Duvivier.

À l'entrée, un corbillard stylé veille. Et s'entre pas qui veut.

Pour l'instant, Harry Baur, moine parfait, vêtu de bure blanche, un chapelier enroulé dans sa ceinture de corde, est assis sur un siège rustique dans les rochers d'une cathédrale où il a installé son cabinet de travail, au milieu des statues, au pied d'un monumental Christ en croix de bois sculpté.

Le moine Harry Baur parle avec Marie Bell qui est vêtue d'une robe noire et se drape dans une paire de remparts argentés.

— Oh ! mon vieux, n'entre pas maintenant, c'est Duvivier qui dirige ! Marie Bell, qui connaît le scénario par cœur, très occupée à se refaire

une beauté, ne réécoute que d'une oreille très distraite.

Inutile de dire que, quelques instants après, le metteur en scène ayant demandé le moteur, c'est avec une attention anxieuse et les yeux mouillés de larmes qu'elle écoutera le même récit du moine.

Elle écoutera d'ailleurs plusieurs fois de suite, car le metteur en scène exige la perfection.

Comédie ou tragédie ?

On annonce pour une date prochaine un film dramatique de Marcel Carné.

Mais ce drame présente une anomalie : il sera drôle... suivant une formule inconnue en France jusqu'à présent.

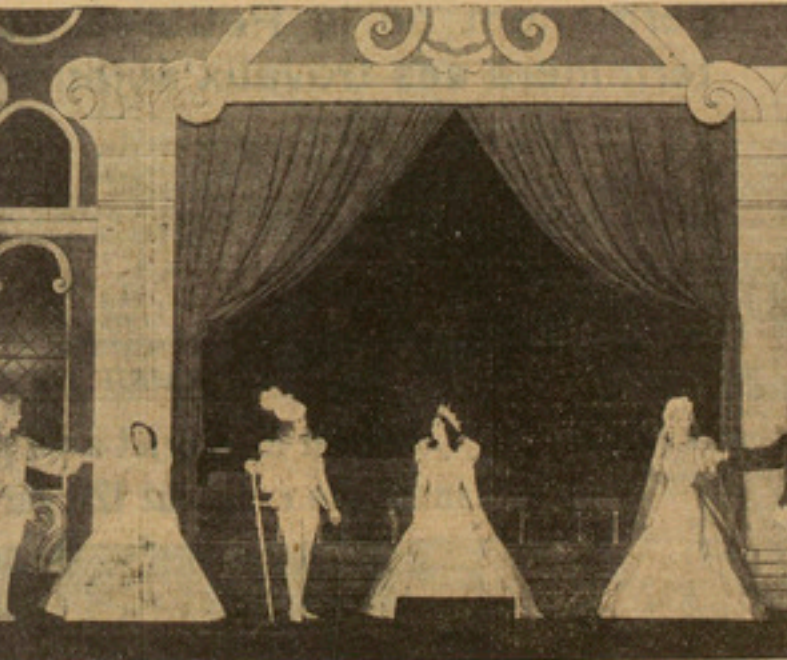
Nous nous réjouissons de voir ce drame comique tiré d'un roman anglais dont le titre, *His First Offence*, sera traduit en *Drôle de drame*.

Problème

Les Ritz Brothers ne sont pas parus. Or, on signale que le « good looking one », le « beau » d'entre eux va se séparer des autres pour jouer férocement beau.

Un rôle important dans *Last Year's Kisses*. Mais la difficulté est de savoir quel est le « beau » Ritz Brother ?

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ



UNE DES SCÈNES DE LA FÉRIE DE SHAKESPEARE, REPRISE A L'ODÉON, DANS UNE ADAPTATION DE M. PIACHAUD. (Phot. Star-Press.)

LES RATÉS



MARGUERITE JAOIS ET LUCIEN NAT DANS LA PIÈCE DE M. LENORMAND, REPRISE DEPUIS HIER SOIR AU THÉÂTRE MONTPARNAISE. (Phot. Lignitzki.)